

DOSSIERS
LITTÉRATURE FRANÇAISE
DE BELGIQUE

Hors série

Pierre PUTTEMANS



Par Paul MATHIEU

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

*Dehors semblons agniaus pitable, Dedenz
sommel lou ravissable ;
Nouz avirons et mer et terre,
A tout le monde avonz pris guerre
Et voulonz du tout ordener
Quel vie l'en i doit mener.*

Jean de Meun

**L'architecture et l'écriture se situent
dans des temps complètement différents.
L'architecture va très lentement, c'est un
travail collectif. Pour l'écriture, je suis seul
avec mon papier et cela va très vite.**

Propos recueillis par Pierre MAURY

Biographie

Né à Uccle, le 2 février 1933. Etudes d'architecture (1956) et d'urbanisme (1959) à La Cambre. Membre du bureau URBAT depuis 1958. Ancien Président de la Chambre des Urbanistes-Conseils de Belgique. Chargé de cours à l'Institut supérieur d'Urbanisme et de Rénovation Urbaine à Bruxelles. Conférencier à La Cambre. Membre de l'Association internationale des Critiques d'Art. En 1977 rapporteur de l'Association internationale des Urbanistes au congrès de Montréal.

Pierre Puttemans a participé à de très nombreux concours : Marcinelle 1958, Bruxelles 1961 et 1962, Tel Aviv 1961...

Parmi les bâtiments qu'il a réalisés avec le groupe URBAT, il faut remarquer la Maison de la Culture de Nivelles, l'Université du travail à Charleroi, l'École de danse et les ateliers de répétition du TRM à Bruxelles, la bibliothèque et le centre culturel des RichesClaires, les athénées Léon Lepage et Max Carter, la cuisine centrale de l'Hôpital Brugmann, le restaurant de l'ULB, les extensions et les nouveaux aménagements du TRM (en association)...

En 1991, il a reçu les Règles d'Or de l'Urbanisme.

Bibliographie

Poésie :

- *À chaque seconde*, La Louvière, Montbliart, 1959, (ill. Agnès Leplae).
- *En ce temps-ci*, Bruxelles, Bibliothèque Phantomas, 1960 (ill. Pierre Caille).
- *Les Carnets de Jean Avijl*, La Louvière, Montbliart, 1961.
- *L'Attagène des Pelleteries*, La Louvière, Le Daily Bul, 1969.
- *La Mer Intérieure*, Bruxelles, Phantomas, 1970 (ill. Pierre Cordier).
- *Off Limits*, Bruxelles, Bibliothèque Phantomas, 1971.
- *Le Géographe*, Bruxelles, Le Vocatif, 1977.
- *Un Pays de Vergers*, Bruxelles, Phantomas, 1980.
- *L'arroseur arrosé*, Longueuil (Québec), Le Préambule, 1986, (ill. Luc Van Malderen).
- *La constellation du chien*, Longueuil, Le Préambule, 1990, coll. *Le Sens*, (ill. Jacques Arlon).

Ecrits sur l'art :

Architecture.

- *Au cœur des villes*, Bruxelles, Art et technique, 1969.
- *L'Héritage de Victor Horta*, Bruxelles, Académie Royale de Belgique, 1968.
- *Architecture Moderne en Belgique*, Bruxelles, Vokaer, 1974; En collaboration avec Léon Ploegaerts, *L'œuvre architecturale de Henry Van de Velde*, Bruxelles, Vokaer, 1986.

Beaux-Arts

- *Pierre Pasteels*, Bruxelles, Ministère de la Culture française et Intercommunale du Brabant wallon, 1979.
- *Harry Sleijser*, Bruxelles, VDH, 1982.
- *Antoine de Vinck*, Musée de Mariemont, 1986.
- *Luc Van Malderen*, Bruxelles, introduction à une exposition, 1982.
- *Dubrunfaut*, SL, Jalons et Actualités des arts, 1981.

Principales collaborations :

Phantomas, Le Daily bul, Revue et Corrigée, Le journal des Poètes, Le Vocatif, Poésie 1, Aménophis, Egolalia, Mots de Passe, Révolution, Barriera, Aspects, Jalons, Propositions, De Tafelronde, Phréatique, Mensuel 25, Architecture, Aplus, La Maison, Clés pour les Arts, Revue de l'Université de Bruxelles, Socialisme, Le Journal des Beaux-Arts, Textyles,...

A consulter

- QUAGHEBEUR (M.), *Alphabet des lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de Langue française, 1982, p. 284.
- MAURY (P.), *Lettres belges vivantes. Pierre Puttemans, angoissé et pudique*, *Le Soir* ; 22/1/1987.
- MAURY (P.), *Pierre Puttemans en «mâi-mâître»*, *Le Soir*, 9/1/1991.

Choix de textes

NOCTURNE N° 14

Tandis qu'un malandrin se livre à des rapines, les amateurs se pressent dans le petit salon. Sur des poufs ou des curules, en rangs d'oignons, ils contemplent l'instrument fermé. D'abord animée, la conversation devient languissante. Une dame perd son boléro, et ses seins se déroulent gracieusement jusqu'à terre. On distribue alors les rafraîchissements, mais chacun veut boire debout. Pour faire de la place, on éventre les coussins, et les meubles précieux ne sont plus, bientôt, qu'un tas de petit bois. On boit fort gravement des vins édulcorés. Puis on cherche des excuses, on prend des manteaux au hasard. Dans la rue, on respire enfin ! Un matou domestique achève un passereau, et quelqu'un s'écrie : « Et la musique ! la musique ! On a oublié la musique ! »

(L'arroseur arrosé, p. 31.)

LA LONGUE MARCHE

Le visage au matin des marches du palais, fripé d'iridescence et corseté d'oubli – fermé encore sur les veilles – Louis XII écoutait ses serviteurs marcher dans les couloirs d'ombre, de gras hallebardiers crachaient dans les bassins d'eau tiède où la Carpe sacrée récitait le Coran – trois ans encore, et ce serait la mort sans gloire

au fond d'une province truquée, entre un rouet et l'auge à chevillards, dans l'arche basse des petits chenets.

(L'arroseur arrosé, p. 38.)

CONTE RURAL

C'est un coin de bouseux ; rien d'autre. A droite, à gauche, devant, derrière : rien que des bouseux. Les jours de foire il en vient de partout. Il y en a, des bouseux ! il y en a ! Il faut bien les loger. Le patron du café – sur la place, un café de bouseux – s'est converti en hôtelier peu à peu. Auberge de bouseux : ça sent le bouseux jusque sur la terrasse. Après le hall d'entrée, la réception : un bureau, un tableau de clés, un téléphone. Et dans un coin, dans un fauteuil à oreillettes, une femme blonde, un peu trop mûre, un peu fanée, raide, silencieuse, l'œil dans le vide. C'est l'interprète allemande. Elle attend de servir.

A vrai dire, il n'est pas venu un Allemand depuis 1942, dans ce coin de bouseux. Mais on ne sait jamais. En tous cas, l'interprète est là, dans son fauteuil, l'interprète allemande, qu'on salue gauchement, de loin, avec des façons de bouseux. De toutes façons, l'interprète allemande ne répond pas au salut ; pas plus, si l'on s'enhardit, qu'au pelotage. Parfois un bouseux l'emmène à l'étage (30 F) ou à la resserre (20 F), et pour quoi faire ? Allez savoir. Les bouseux sont taiseux. Après quoi, l'interprète allemande reprend sa place, majestueuse, hiératique, stupide. Elle attend.

Qu'on ne s'assure de rien, surtout : c'est bien inutile. Puisque ce n'est qu'un coin de bouseux, et qu'on ne la nourrit que d'épluchures et de rogatons ; puisqu'ils ne viendront pas s'en assurer eux-mêmes.

J'ai pourtant fini par l'apprendre. L'interprète ne sait pas l'allemand. Peut-être est-elle muette. Immobile en tous cas, entre ses oreillettes, au milieu des bouseux.

(L'arroseur arrosé, p. 86-87.)

UN CHIEN DANS UN VERGER

Il est tout seul assis par terre, il moud du café ou se lèche les parties - enfin, quelque chose de chic malgré la chaleur. Deux curés passent mais il n'en a cure. Un peu plus tard, le marchand de coco vient traîner la patte avec ses pansements. Le cours du temps, le cours du temps. Un nuage s'allonge au-dessus des fourrés, le chocolat pétille sous le petit pont. Le comité des fêtes s'ébranle et sacrifie aux usages. Le ciel se couvre. Le vent se lève; le chien aussi – et fait si bien qu'il déracine. D'autres sauront ce soir qu'il a passé ici.

(L'arroseur arrosé, p. 107.)

Mon chien-chien, donc, se trouve dans la situation du chien-chien de Buridan. Il ne lui reste qu'une solution, qui est d'interdire tout passage en se mettant en travers des portes. Pourtant, dira-t-on, il ne peut, dans l'immobilité, s'assurer de ce qui se passe dans les pièces qui sont hors de sa vue et de son odorat, et ceci malgré sa nature divine, dont je reparlerai tout à l'heure. Et voilà pourquoi, la plupart du temps et malgré ce problème si mal résolu, mon chien-chien se trouve au milieu des baies, couloirs, passages, se faisant encore plus gros qu'il n'est (si c'est possible) et dix fois plus soupçonneux.

Mais le temps du soupçon est bien vite passé, et mon chien-chien oublie pourquoi il est là aussi rapidement qu'il a pris la décision de s'y trouver. Ce changement d'humeur a lieu à l'instant précis où, pour ne pas demeurer enfermé dans une des pièces qu'il surveille, on s'est résolu à enjamber la masse dolente et molle qui sert d'habitable à sa perplexité. Sans réelle majesté mais avec lenteur, mon chien-chien gagne un peu de hauteur, et on ne peut manquer de s'y cogner. Il est évident que les objets que l'on portait au moment de franchir le chien-chien prouvent instantanément leur peu d'équilibre et leur fragilité. C'est bien notre faute. Comme on connaît ses chiens-chiens, on les adore.

(La constellation du chien, p. 27.)

Ainsi, mon chien-chien révèle-t-il sa vraie nature, qui est de vous découvrir à vous-mêmes, beaux jeunes gens, douces jeunes filles, hâbleurs de salons et vierges effarouchées. Par ce simple geste qui consiste à vous agripper et à vous faire savoir que vous n'êtes que le support d'un désir

vague que vous êtes incapables de satisfaire, voilà toute votre personne mise en cause, exposée au grand jour et rejetée après une tentative infructueuse : même un pauvre chien-chien simple et innocent ne trouve aucun plaisir à vous enlacer pour la plus élémentaire des satisfactions ! Et quelle gêne est la vôtre alors ! comme vous essayez de faire croire, à la fois, qu'il s'agit d'un événement sans importance, banal, quotidien, et qu'il s'agit d'une erreur, que jamais, au grand jamais... Mais mon chienchien sait bien, désormais, ce qu'on peut attendre de vous ; et moi aussi, faut-il le dire...

Et je commence à entrevoir le sens même de la relation du chien-chien et du maî-maître en ce bas monde. On l'aura compris, mon chien-chien est ce que les Allemands appellent un doppelganger, à la fois double, truchement, révélateur et porteur de mes pulsions secrètes. Mon chien-chien laisse à tous ses désirs l'expression la plus directe. A côté de lui, je puis me montrer courtois, discret, élégant, spirituel, primesautier sans exagération ; je puis manifester une exquise distinction, me tenir à table comme il faut, manger sans bruit et me contenter de ce qu'il y a dans mon assiette, écouter les discours les plus ineptes ou les plus scandaleux sans me mettre aussitôt à ronfler ou à aboyer ni à grimper sur les interlocuteurs – mes hôtes – pour qu'ils fassent enfin avec moi ce pour quoi nous sommes faits : nous vautrer les uns sur les autres, avaler tout ce qui nous paraît exquis (quitte à le recracher bruyamment si ce n'est pas le cas), dormir quand ça nous plaît et dépendre entièrement d'autrui pour ce qui concerne le vivre, le couvert, la chaleur, etc.

(La constellation du chien, p. 40.)

La Révolution ? La Révolte ? Mais contre qui ou contre quoi ? Rien de plus aisé, sans doute, que d'abattre ou de vouloir abattre un tyran, un bon dictateur bien sanguinaire ; rien de plus reposant pour l'esprit ; rien de plus stimulant pour la circulation. Mais si l'on a affaire à un souverain débonnaire ? Il est bien difficile d'imaginer quelque chose contre un bon gros (ou un bon maigre : ça existe aussi) qui se contente de montrer sa figure, son costume trois-pièces et son épouse aux galas de bienfaisance et abandonne son pouvoir à ses ministres. Le souverain attendrait plutôt. On le plaindrait pour un rien, pour une ride qui se marque ou l'inégalité du bronzage, une tache de naissance, une dent gâtée ou une digestion difficile. On essuierait pour un oui pour un non une larme furtive (il n'en est pas d'autres). On lui prêterait de l'argent à son effigie. C'est dire la difficulté. L'attendrissement est institutionnel.

Il en va de même, cela va sans dire, pour les relations délicates des chiens-chiens et de leurs maî-maîtres. L'Institution domine tout. Les moindres pas sont réglés. Les rituels les plus compliqués sont admis sans réticence; révérences, protocoles touffus, diplomaties feutrées, vocabulaire placé sous haute surveillance, rien ne manque à la Célébration du Culte. Or, s'il est naturel qu'une nation se conforme à des usages très soigneusement peaufinés, mis au point au cours des siècles et totalement intériorisés, il est tout aussi normal que chaque maî-maître réinvente, à son usage personnel, le rituel précis qu'exigeront à la fois son chien-chien et sa propre condition de maî-maître : pour autant qu'ils se rencontrent, les maî-maîtres se reconnaîtront entre eux, non par la similitude exacte des rituels qu'ils observent, mais par la nécessité d'observer très strictement ce qu'ils croiront chacun avoir inventé.

(La constellation du chien, p. 60-61.)

Le Grand Hornu, construit à partir de 1820 ou 1822 par l'architecte tournaisien Bruno Renard (1781 -1861), est le point de jonction symbolique de deux événements exactement contemporains : la parution de la théorie de l'Unité Universelle par Fourier, et la fondation de la Société Générale de Belgique. Le Grand Hornu est de la « race » des salines d'Arc-Senans construites par Claude-Nicolas Ledoux à la fin du XVIIIe siècle, et dont Bruno Renard a dû entendre parler lorsqu'il était à Paris, chez Percier et Fontaine. Architecte de la ville de Tournai dont il restaurera la cathédrale vers 1840, Bruno Renard commença sa carrière avec des édifices néo-classiques où l'influence de Ledoux se marque également, et ce dans la composition générale comme dans la modénature. En 1822, il réalise l'admirable salle de concerts de Tournai et la place qui la précède. Elle est jugée parfois sévèrement et est aujourd'hui menacée de destruction; la place a été partiellement défigurée. Plus encore que la Place des Barricades à Bruxelles (édifiée par l'ingénieur Vifquain en 1824), l'ensemble de Tournai est un fort bel exemple d'esthétique urbaine néo-classique. Membre dès 1835 de la Commission Royale des Monuments que Léopold I^{er} venait de fonder, Renard y côtoiera Suys, Roelandt, Bourla et son élève Decraene. Restaurateur, archéologue, auteur d'un Cours de dessin linéaire à l'usage des écoles d'arts et métiers, Renard passera du néo-classique au néo-gothique; son dernier édifice néo-classique est l'ensemble des abattoirs de Tournai (1834). Selon Roelants du Vivier, Renard aurait été

le premier architecte belge à s'orienter vers le néo-gothique par les travaux de restauration de la cathédrale. Il fut cependant peut être précédé dans cette voie par Suys père, qui restaura Sainte-Gudule et l'hôtel de ville de Bruxelles.

(Architecture moderne en Belgique, p. 20.)

Que la décoration, chez Horta, puisse incommoder certains historiens, est d'autant plus normal que le décor contredit parfois la technique – ou plutôt que les impératifs de la ligne le contredisent. Horta est peut-être, avant longtemps, le dernier architecte à ne pas appuyer l'expression lyrique sur des éléments pseudo-rationnels : s'il fait « chanter le point d'appui » selon l'expression de Perret, c'est d'abord d'une vision plastique globale qu'il s'agit, non d'une dissociation artificielle d'éléments lyriques portants et d'éléments neutres. Nous savons bien d'autre part que lorsque Le Corbusier s'écrie : « Les techniques sont l'assiette même du lyrisme », son œuvre n'en fourmille pas moins d'éléments purement irrationnels mis au seul service de l'« espace indicible » et que « ce n'est pas pour sa valeur formelle, mais seulement pour son efficacité spatiale que Le Corbusier adopte une disposition structurale » (1), remarque qui peut être faite pour l'œuvre de Horta.

(Architecture moderne en Belgique, p. 80.)

Or, par quoi s'est manifesté le cubisme en général, si ce n'est par la disparition des structures sous une couche uniforme d'enduit destinée à faire parler davantage les volumes que les ossatures ? Seules des réalisations comme celles de Louis de Koninck, de Huib Hoste ou de Victor Bourgeois échappent parfois à la règle en adoptant le voile de béton comme mode constructif ou en affirmant le jeu des poutres de la structure, très expressif par exemple à la maison Jaspers.

Traités de façon artisanale par l'Art Nouveau, des matériaux comme la pierre et le fer sont progressivement abandonnés au profit d'une mécanisation des procédés, qui n'en est pas encore à une réelle industrialisation cependant. La généralisation de l'emploi du béton armé donne un aspect nouveau à l'architecture. Le peu d'aisance de Victor

1. M. BESSET, *Nouvelle Architecture Française*, 1967.

Horta dans l'emploi de ce matériau est peut-être une preuve du désarroi des architectes de sa génération devant des procédés moins exclusivement artisanaux, et dont l'emploi entraîne une révision des méthodes de travail.

(Architecture moderne en Belgique, p. 152.)

Note de Pierre Puttemans :

Ce livre a été écrit en 1972 ; les opinions que j'y émettais ne sont plus tout à fait les miennes aujourd'hui, et l'information dont on peut disposer en 1992 est infiniment plus riche que celle dont on disposait il y a vingt ans.

Synthèse

La ville montait ses gradins comme une vraie levure à carreaux de pierre alternés.

(Un pays de vergers)

Pierre après pierre, petit à petit, Pierre Puttemans se construit une œuvre pépère. Il ne s'éprend guère d'ouvrages monumentaux – sauf en architecture...– et se contente d'une place bien au chaud – et très particulière – dans le monde calfeutré des poètes. De fait, ses proses poétiques ont une touche unique, elles allient l'humour à une analyse très fine, le tout dans une ambiance surréaliste délicieusement surannée(2) qui, à elle seule, dénote déjà le goût de l'auteur pour les choses du passé (3). Que l'on s'entende, Pierre Puttemans ne se pâme pas devant nos gloires antiques(4) – ou en toc – mais recherche plutôt dans notre «jadis» les moments privilégiés, humains ou drôles :

On avait sorti les peaux de bêtes et les femmes nues (5).

Peut-être a-t-il ainsi l'impression de duper la mort qui l'interpelle à chaque instant :

Epoques, rêves perdus ! Les plombiers voyageurs ne reviendront plus, les pigeons sont morts sur les toits gris de la cité. (A chaque seconde)

Au-delà de ce regard mi-amusé mi-angoissé, le lecteur retrouvera sans trop d'étonnement l'œil exercé de l'architecte toujours présent. C'est cette (dé?-)formation professionnelle qui l'aide peut-être à briser les formes

2. Cf. sa collaboration régulière à la revue *Phantomas*.

3. Que l'on songe à *L'Attagène des pelleteries* qui est précisément d'inspiration médiévale. Il faut souligner que ce titre est déjà empli d'ironie puisqu'il désigne un petit insecte qui détruit les peaux et les fourrures.

4. Encore qu'il ait écrit de remarquables ouvrages sur l'histoire de l'architecture.

5. *L'Attagène des pelleteries*.

d'une manière si brutale et inattendue. En effet, Pierre Puttemans est passé maître dans l'art de rompre le rythme et de provoquer la surprise :

Les violons passent sous la fenêtre : au milieu de la rue, on tue, on viole, on écrase, on joue du couteau. (Ibidem)

Humour sans doute, mais humour noir. Cette impertinence se retrouve d'ailleurs au niveau de la formulation :

*Chier un crocodile, ce n'est pas donné à tout le monde.
(Les carnets de Jean Avijl)*

En outre, il faut rester vigilant ; toute cette naïveté irrévérencieuse n'est que simulée. Le drame est plus profond qu'il n'y paraît quant à la tragique irréversibilité du temps par exemple :

*Nous ne reviendrons plus, les bois ont brûlé derrière ~~le~~ **le mou** temps-ci)*

Même après un silence prolongé, Pierre Puttemans n'a rien perdu de sa verve ni de sa bonne humeur supposée. Les titres de ses nouveaux recueils proposent déjà tout un programme. Leur apparente simplicité, par exemple, est largement démentie par d'alléchantes allitérations.

La découverte des textes ne déçoit évidemment pas :

*Le soir au centre de la ville, les parvenus assemblent leurs proches et leur tiennent à peu près le langage des sourds.
(L'arroseur arrosé, p. 58.)*

ou encore :

Et c'est ici que sont les morts écrabouillés dans leurs costumes, un drap de plage autour du corps, des ongles et des poils p ~~(Ibidem, p. 54.)~~

Au fil des pages, on capte des échos de Prévert, de Norge ou de Nougé. Ainsi, dans la partie intitulée **Petit Bestiaire** (6), fait-on la connaissance d'une fine faune hirsute jaunement hilare :

6. *L'arroseur arrosé*, p. 103-114. Les animaux lui tiennent décidément à cœur.

*Sans le V
l'autour est un vautour
que l'on voit s'enlever
et nous tourner autour.*

(Ibidem, p. 110.)

Observer le réel, sans doute, mais surtout s'en détacher, rester loin des bruits du monde sans, hélas, pouvoir nier qu'ils existent. A ce titre, le dernier livret ***La constellation du chien***, permet un intéressant dédoublement d'une personnalité partagée entre chien-chien et maî-maître – et, à ce dernier il ne manque que la parole...– :

On soustrait ainsi aux trottoirs les toutous délicats, on les prend dans les bras avec laisse, petits manteaux et colliers, quitte à laisser tomber les incunables, les orchidées et le papier de toilette que l'on s'est procuré dans les Grandes-Surfaces. A l'abri de mon chien-chien, le toutou protégé n'est pas satisfait pour autant, car il trouve mon chien-chien plus marrant que la personne prétendument humaine qui a cru devoir assurer sa sécurité.

(***La constellation du chien***, p. 31.)

Cette partie de plaisir littéraire est le corollaire exact de la rigueur et du sérieux que Pierre Puttemans met dans son métier d'architecte. La aussi, sa carrière s'émaille de nombre de publications parmi lesquelles il faut souligner une magistrale étude sur l'architecture moderne en Belgique. Outre le caractère strictement technique de cet ouvrage, il faut souligner que, çà et là, apparaissent d'autres préoccupations d'un ordre plus social :

Enfin la première vague de concentration urbaine avait tant rempli les petits terrains que les conditions d'habitat et d'hygiène y étaient souvent devenues déplorables.

(***Architecture moderne en Belgique***, p. 52.)

Pour le reste, son œuvre dans ce domaine est d'une complétude remarquable. C'est avec délices que le néophyte découvre les Horta, Pompe, Hoffmann, Van Averbeké et autres Braem.